The background is a complex, layered texture of green and blue paint, with some areas appearing cracked and peeling. In the lower-left foreground, a branch of holly with dark green, glossy leaves and several bright red berries is visible. The text is overlaid on the upper and middle portions of the image.

CADENCES
&
VARIATIONS

ATELIERS FRANÇOISE RENAUD
SAINTE-MARIE-DE-CUINES (SAVOIE)

ateliers

écrire lire partager

4 & 5 septembre 2021

ÉCRITURES CONTEMPORAINES

Trois temps d'écriture ont été proposés.

1. Paysage comme un tableau (3 fois)
 2. Le lent et le doux
 3. Rythme et intensité

SOMMAIRE

<i>3 paysages / linge séchant au vent</i> pascale paulus	p.7
<i>3 paysages / crépuscule / l'Enfant</i> éliane favre	p.11
<i>3 paysages / portrait / la chambre</i> chantal angogna	p.17
<i>attirance / promenade en forêt</i> josette darve	p.21
<i>paysage / le sucre et le miel / ne plus avoir mal</i> claudine évêque-mourroux	p.25

<i>3 paysages / bonheur / dans le train</i>	
marie ghabrid	p.30
<i>3 paysages / danser au crépuscule / attente</i>	
sylvie buet	p.34
<i>2 paysages / la maison / sang froid</i>	
jean-pierre bérard	p.39
<i>3 paysages / littoral / en compagnie de Rose</i>	
cathy girard	p. 44
<i>tableau / première neige / urgence</i>	
marie-claire bordon	p.49
<i>3 paysages / résistance</i>	
roselyne charpin	p.54
<i>4 paysages / partir / voyage immobile</i>	
jacqueline vincent	p.58



pascale paulus

1. trois paysages

Envahi de bleu, l'horizon se défile. L'asphalte fend le désert, eyeliner brûlant. Au loin le mirage vacille et s'éteint au gré des chaos de la route.

Septembre roux. La forêt flambe : en rouge en jaune en kaléidoscope. La brume s'évapore en lambeaux fugaces. Les arbres s'égouttent d'un soupir alangui. C'est l'heure lumineuse de tous les matins du Monde.

Le vent embrasse à pleins bras le linge paresseux qui s'étire et s'envole au fil de sa caresse. Il sentira le foin la terre et la rosée. Les lits seront frais dans la maison d'été.

2. et 3. *linge séchant au vent*

Il coule au flanc bleu des montagnes, ondule sous les pins : le vent. Chargé de sève il embrasse à pleins bras le linge paresseux qui s'étire et s'envole au fil de sa caresse. Il sentira le foin, la terre, la rosée, toutes ces effluves qui racontent l'été, et je pourrai encore te glisser à l'oreille, ces mots — doux et tendres — qui nous rendent pareils : toi la tête enneigée et moi... qui sera vieille.

La nuit tombe sur nous. Nous rapproche — enfin ! — dans la pénombre et ton corps, et tes mains, et ta bouche et tes reins, ta peau humide et chaude, le feu sous mes paupières et un souffle court : Viens !

Abattus, terrassés, essoufflés, illuminés, nous flottons... avant de sombrer.

L'aube se lève. Notre chambre exhale de sa fenêtre ouverte nos vapeurs de la nuit.

Le vent les emporte, les éparpille dans le jardin qui s'ébroue, le village qui s'éveille.

Plus de linge à enlacer — il fuit — emporte ton visage et tes yeux de soleil, laisse mon rêve vain, ma tête sans cervelle.

Ce soir — oui ce soir j'irai où tu seras : loin de ce monde fou,
éperdus dans les limbes nous nous aimerons encore, nous nous
aimerons toujours.



éliane favre

1. trois paysages

La lumière vespérale recouvre le paysage. Descend alors le crépuscule, l'horizon s'évanouit. Une légère brume au loin confond le ciel et la mer. Seul le silence règne, puis en s'approchant à petit pas de promenade, le rythme cadencé des flots se révèle en sourdine. Le crépuscule devient soir et le soir nuit.

La chaleur écrasante recouvre la vastitude de la plaine désertique aux couleurs de safran et d'ocre. Les dunes inégales s'étendent à perte de vue. Seuls se découvrent des squelettes d'animaux sauvages. La vie n'est plus dans cette si bien nommée vallée de la mort silencieuse, mais pas lugubre pour autant. Se révèlent les vestiges de l'aventure des temps anciens : celle de la ruée vers l'or, l'Eldorado du Far West que parcouraient les caravanes des pionniers.

Une petite cellule dans un monastère perché au sommet de la montagne. Les murs dénudés d'une éclatante blancheur monacale parlent de l'essentiel. En face de la fenêtre, une simple croix de bois. Le lit étroit attend la prière vespérale, celle qui porte le sommeil. Un mobilier rustique : une table, une chaise, le dépouillement propice au recueillement et à l'écriture. Solitude ? NON. Cette pièce est habitée d'une présence indicible

2. crépuscule

Le ciel embrasé de lumières flamboyantes et rougeoyantes se déploie au couchant. Les évanescences sanguines du soir se retirent doucement, jouant à cache-cache avec les moutonnants nuages. Monte alors aux cieux une féerie de douces teintes d'opaline et de tendres nuances de roses vespérales. Une légère brume enveloppe tendrement l'horizon. Il s'évanouit puis disparaît. Ciel et mer se rencontrent, se rejoignent, se confondent suavement dans une tendre étreinte. L'air embaumé d'embruns méditerranéens retombe en gouttelettes parfumées sur son front.

Le silence profond invite à la calme méditation, à la sereine contemplation. Se dégage une impression de totale plénitude et

de paix intérieure. La danseuse s'approche et glisse lentement en une suite de petits pas sur la pointe de ses chaussons. Elle entend d'abord le doux clapotis des vaguelettes qui viennent caresser en sourdine les galets qui se murmurent de secrètes confidences.

Une brise douce caresse les épaules dénudées de la belle. Elle frémit doucement, imperceptiblement. Le crépuscule descend, devient soir et le soir devient nuit. Elle sent la main enveloppante de l'homme sur sa nuque. «Viens» dit-il simplement.

3. *L'Enfant*

L'Enfant recroquevillée, brisée par la douleur, ne parvient plus à respirer. La froidure envahit le petit corps qui se raidit. Elle est agitée de frémissements incontrôlables et de tremblements saccadés qui s'accélèrent. De grosses gouttes de sueur inondent son pâle visage aux traits méconnaissables. Ses cheveux emmêlés se collent à son front. Et ses cris... ses cris... « Mal. Mal ! » telle une cantilène qui s'égrène inlassablement – sempiternellement – le souffle plus faible, plus irrégulier.

(FORT) « Maman ! Maman ! »

Les larmes de la mère impuissante coulent silencieusement puis inondent son visage prématurément marqué. Image du Christ sur la croix.

La Petite hoquète, suffoque. De longs et douloureux sifflements montent de ses pauvres poumons meurtris. Plaintes de l'Enfant et cris désespérés de la mère se mêlent.

(FORT ET PLAINTIF) « Des cris... Non ! Encore des cris »

Le front de l'Enfant explose sous les coups répétés de la fièvre dévastatrice.

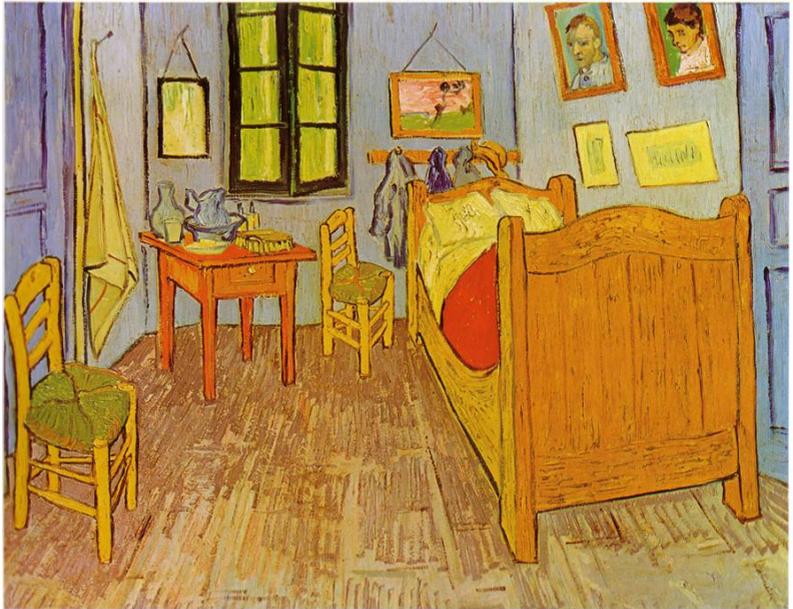
- Sa température ?
- ...
- Oui, sa température ?

On ne sait pas. On ne sait plus. Ce n'est plus quantifiable. Autour d'Elle, on s'affole, on s'agite. On perd pied. Tout s'accélère. On la roule dans une couverture – fébrilement.

Au dehors, c'est une nuit noire d'angoisse, une nuit d'hiver glacial. Le sol gelé est devenu glissant. Le ciel déverse sans fin des murs de pluie ruisselante de détresse sur la ville. Au loin les lueurs bleues des sirènes hurlantes se rapprochent. Les secours se précipitent au chevet de l'Enfant. L'équipe médicale se penche sur le petit corps pantelant. Un faible murmure : « Maman ».

La mère prie en silence, ultime secours de l'humanité face à la tragédie. Les visages des soignants se ferment, leurs regards se

figent. Leurs gestes demeurent professionnels. Puis le diagnostic tombe glacial, irrévocable : « Urgence absolue Vite, vite ! L'hôpital ! » L'ambulance prend des risques inconsidérés, démesurés, pour fendre le flot incessant de la circulation, indifférente au drame qui se joue dans l'habitacle. Soudain, dans cet enfer, l'urgence n'est plus de mise.
(LONG SILENCE) L'Enfant vient de s'éteindre.



chantal angogna

1. trois paysages

Une femme entre dans la chambre, une moniale habillée de noir et de blanc. Sa marche est lente et sereine. Elle est prière et paix. Toute intériorité. Puis elle s'assoit à la table avec calme et tendresse.

Elle aime tellement écrire ce que son âme lui dicte au plus profond, moniale inspirée par son Dieu. Elle se laisse aller doucement aux sensations de son corps et de son cœur.

Émotions douces mais enivrantes. Seule et habitée. Elle joint ses mains dans une prière d'invocation et commence à écrire, un doux sourire sur ses lèvres.

2. deux textes doux *portrait*

Mémé se lève tôt. Elle va prendre son petit déjeuner en robe de chambre. Elle est la première à faire sa toilette puis elle va s'habiller après avoir mis son corset pour la journée.

Un fauteuil dans la chambre, placé près de la fenêtre. C'est là que Mémé s'assoit tous les jours. Premier geste : elle lit « la Stampa ». Lecture finie, elle prend son ouvrage au crochet : dextérité, rapidité et précision, elle avance la dentelle qu'elle a commencé je ne sais plus quand. Mémé d'amour, tu me manques.

la chambre

Une femme entre dans la chambre, une moniale habillée de noir et de blanc. Sa marche est lente et sereine. Elle est prière et paix. Toute intériorité. Puis elle s'assoit à la table avec calme et tendresse.

Elle aime tellement écrire ce que son âme lui dicte au plus profond, moniale inspirée par son Dieu. Elle se laisse aller doucement aux sensations de son corps et de son cœur.

Émotions douces mais enivrantes. Seule et habitée. Elle joint ses mains dans une prière d'invocation et commence à écrire, un doux sourire sur ses lèvres



josette darve

2. attirance

Le soleil tarde à se lever et sous mes pieds l'herbe est encore humide et fraîche. Je m'enfonce dans la forêt, un sac léger sur le dos. Pas d'itinéraire précis mais une grande envie de calme et de douceur, protégée par les troncs et les feuillages de ces grands arbres qui m'entourent.

Au bout du chemin, je suis attirée par un arbre déraciné qui a creusé une grande déchirure dans le paysage. Il est là depuis longtemps et les feuilles mortes se sont amassées autour de ses racines. Je me penche vers lui, je déblaie, je sais ce que je cherche et je sens ce que je vais trouver... Une souche, une forme torturée, fantastique, un animal étrange, un trésor qui va rejoindre le peuple de mon atelier

3. promenade en forêt

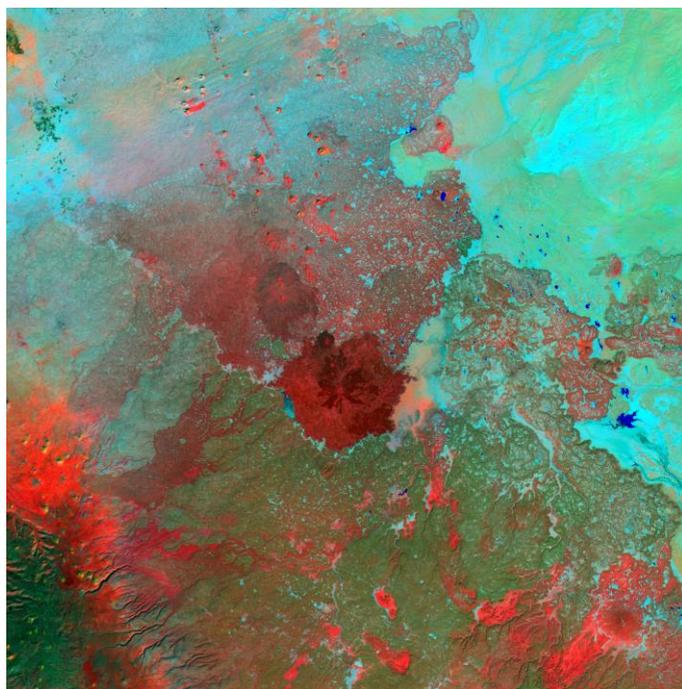
Malgré la météo peu engageante, une promenade en forêt est le but de ma journée. Sous mes pieds, l'herbe est humide et

fraîche. Le vent commence à se lever. Il secoue les branches des arbres qui se balancent, s'agitent et le bruissement des feuilles s'intensifie.

Tout va bien ? Non, tout ne va pas bien. Très vite, comme sur un signal, le vent grandit et bientôt, sous de violentes rafales, les branches s'entrechoquent, se retirent, s'entremêlent à nouveau, se courbent, se redressent dans un vacarme de fin du monde. Toute la forêt bouge, souffre, gémit. Au sol, je tente de me persuader que je suis protégée par la puissance des troncs. Mais je suis paralysée par la peur de ce qui se passe au-dessus de moi. On dirait que la forêt me repousse, me chasse. Quand j'entends un bruit assourdissant, je sais que le vent a vaincu un arbre. Je le vois qui se couche lentement, dans un craquement sinistre répété par l'écho, laissant au sol une profonde déchirure. J'ai l'impression d'être dans un monde hostile. L'arbre est blessé, pas encore mort mais ses racines ont jailli du sol. Malgré ma peur, je m'approche.

Je me penche, j'ai envie de trouver dans ces racines brisées, une forme torturée, un animal étrange, un de ces personnages que j'aime ramener de mes promenades. Quand je la tiens dans mes deux mains, elle résiste. Sur la terre mouillée, mon pied glisse et je dévale la pente en criant.

Étourdie par ma chute, je comprends que l'arbre m'a refusé une partie de lui-même. La forêt m'avait prévenue.



claudine évêque- mourrou

1. paysage

Tout est pierre, sable, poussière. Carcasses calcinées de voitures, grises de poussière et de cendres. Pans de murs craquelés, éclatés, béton broyé, pierres explosées. Tous les éléments, unis en une seule couleur qui semble s'être abattue, soudainement, violemment, sur le village. La couleur de la guerre. Seul le vent anime ces rues, qui ne se ressemblent plus, faisant s'envoler par endroits des colonnes de fumées vers un ciel absent.

2. le sucre et le miel

Au milieu de ce violent désert, tapie contre un amas de pierres et de gravats, Leila était clouée au sol, presque enfoncé en lui. La tête entre les genoux. Les yeux furieusement fermés. Les mains serrant ses oreilles de toutes leurs petites forces. En même temps que son village, son âme avait, elle aussi, explosé. Abandonnée par son esprit ravagé, elle était là, seule, immobile petite statue de poussière et de cendre.

Après un temps infini, une lueur se fit. Elle l'a vit, toute petite d'abord. Puis devenant lumière. Toujours grandissante, elle finit par s'embraser et devint si forte qu'elle blanchissait tout ce qui la traversait. Dans cet éblouissement Leila distingua une ombre qui s'avavançait, lentement, vers elle. Elle glissait. Et plus elle se rapprochait, plus elle lui semblait familière. Au fur et à mesure que la distance qui les séparait s'amenuisait, le visage de sa mère se dessinait...

L'esprit de la petite fille s'agita et se précipita tout entier dans l'incroyable douceur de sourire de sa mère.

Elles étaient maintenant toutes proches. Leila, respira profondément le parfum réconfortant qui l'entourait et s'abandonna, en un soupir, à la chaleur des bras qui s'ouvraient pour elle. Elle flottait dans un amour profond, immense, celui que seule une mère peut offrir.

Sens-tu, ma fille, la bonne odeur qui vient de la cuisine ?

Leila sentit, elle sentit le beurre, elle sentit le sucre et le miel, elle sentit même les amandes délicatement grillées.

Si tu as été sage, ma fille, je te laisserai peut-être y goûter !

Le sourire omniprésent de la mère s'était teinté d'une tendre malice. Leila passa machinalement la langue sur le coin de ses

lèvres où perlait une goutte de miel tiède. Elles assises toutes les deux à la table de la cuisine, Leila léchant par petits coups gourmands ses mains dégoulinantes de beurre et de sucre. Sa mère ne la quittait pas des yeux et riait. La lumière blanche semblait percer la fenêtre et inondait la pièce d'un halo d'une grande douceur.

Leila se sentait si bien, là, sous le sourire de sa mère, qu'elle aurait pu fermer les yeux, soupirer, s'endormir....

3. *ne plus avoir mal*

Un bruit de pas pénètre la torpeur à laquelle elle s'était abandonnée.

Papa !... il arrive... il doit rentrer du travail... il va les rejoindre, c'est sûr !

D'autres pas, lourds, secs.

Qui peut bien être avec lui ?

Les pas se multiplient, plus forts, plus secs. Leila ne le remarque pas tout de suite mais la lumière a faiblit. Les pas se rapprochent, toujours plus nombreux. La lumière semble aspirée. Elle laisse la place à un noir profond.

Maman ?... Maman !... Reviens... reste maman !

Mais il n'y a plus que du noir, vibrant au rythme des pas qui se rapprochent à vive allure.

Ici !, dit une voix qu'elle ne connaît pas. Et elle ne l'aime pas ! Les pas courent maintenant, jusqu'à s'abattre sur elle.

Elle se sent soulevée, écartelée. *J'ai mal, maman ! J'ai peur...*
Ses yeux s'ouvrent soudain, écarquillés, sur des visages durs, sombres, sales, aux regards fous. Puis un cliquetis, tout petit, mais elle l'entend par-dessus les cris des hommes. Une détonation. Une immense douleur explose en elle.
Plus de cris. Le silence, le vide.

...Maman... j'ai plus mal tu sais...



marie ghabrid

1. trois paysages

Un grand joli chalet, tout en haut de la montagne, entouré d'arbres et de sapins. De la terrasse, une vue surplombant le village ensoleillé fait briller les toits de lauses. Sur la droite, une petite rivière coule lentement...

Pareil à une favela du Brésil, c'est un jardin du bonheur où trouver la paix intérieure. Le parfum des fleurs envahit les narines. Le joli potager déborde de couleurs.

Route étroite et difficile à parcourir, mais au bout des efforts, un immense et vaste espace, une étendue d'eau, des montagnes, une très belle cascade d'eau cristalline, une vue à couper le souffle.

2. bonheur

Pareil à une favela du Brésil, c'est le jardin du bonheur, refuge où trouver la paix intérieure. Le parfum des fleurs m'envahit. Je marche pieds nus et la rosée du matin me donne une sensation de douceur, de fraîcheur.

Je m'assois sur le banc, un léger vent vient me caresser. J'observe la lenteur d'un papillon qui se pose doucement sur une fleur. Le ciel est bleu, un avion passe en laissant une trainée blanche comme un voile de mariée. Et voilà que je me trouve plongée dans le songe d'une belle et douce journée de mariage, animée de danses et de musiques.

4. dans le train

Le train arrive, il est complet. Je monte et essaie de trouver une place. Dans le compartiment il y a trois jeunes et deux personnes un peu plus âgées. Chouette, une place ! Je regarde autour de moi, personne ne bouge, tous sur leurs téléphones ou tablettes. Aucun échange. On pourrait tomber ou mourir, personne ne bougerait. Mais il vient de se passer quelque chose, un accident peut-être, car le contrôleur rentre rapidement.

« Y a-t-il un médecin parmi vous ? »

Silence. Aucune réaction. Je réponds non.

Je sors dans le couloir. Au bout d'un moment, le contrôleur revient suivi d'une dame, sans doute médecin. Il faut faire vite, il

y a urgence, une femme est sur le point d'accoucher... Je suis très émue, un bébé va naitre dans ce train qui file à toute allure. Ce moment fort en émotion reste gravé dans ma mémoire. Dans le compartiment, personne n'a bougé.



sylvie buet

1. trois paysages

Embarcadère lumineux au clapotis joyeux,
Île lointaine, embrasée de l'aube renaissante,
Rivage odorant des pinèdes sombres.
Embruns salés sur la langue,
Sel de mer, fer de la terre.

Cloître rustique aux arcades régulières,
Richesse de l'eau du jet d'eau bruissant,
Pierres médiévales et monacales,
Parterres embaumés de lavande bleue,
Effleurement mystique de l'ombre et de la lumière,
Gorge serrée devant tant d'humilité.

Temples grecs majestueux aux teintes mouvantes,
Colonnes perdues dans l'herbe sèche,
Dalles de marbre chauffées par le soleil,
Oliviers épars entre les ruines,
Ondes vibratoires du passé.

2. danser au crépuscule

Le crépuscule de Campanie se faufile et dore le fronton des temples, d'une douce lumière; les derniers rais du soleil couchant glissent lentement et se reflètent sur les colonnes. Au cœur du temple, une jeune fille, le visage baigné d'or, vêtue d'une robe légère en mousseline blanche, se cache derrière un pilastre tandis que sa main fine aux doigts effilés, caresse le marbre lisse, sous un ciel cotonneux, qui l'enlace, à travers le péristyle ; d'un pas dansant, les pieds nus, elle évolue en arabesque, et foule maintenant les dalles poncées par le temps et tapissées d'herbe tiède; lumineuse, elle virevolte çà et là, son rire mélodieux fuse et son jeune corps féminin, gracieux, fait vibrer la beauté des lieux. Immergée dans cette harmonie entre passé et présent, la jeune fille en communion avec le Sacré, sous la mélodie d'une douce mélodie, imprime sur notre rétine, des images en filigrane: prêtresse grecque, déesse Héra ou Éternel féminin ?

3. *attente*

Tu es jeune, radieuse ; tu pénètres dans le cloître aux arcades régulières, paisible, tu t'assieds sur la pierre chaude pour attendre, seule ; tu es en avance car tu ne veux pas manquer ton rendez-vous avec ton amoureux. Pour tromper l'attente, tu imagines déjà l'instant des retrouvailles : là, dans l'embrasement de la porte cintrée du cloître, tu verras sa silhouette robuste se dessiner. Il se dirigera tout de suite vers toi, un grand sourire aux lèvres ; il te prendra dans ses bras robustes et murmurerà « tu m'as tant manqué ! ». Le film se déroule devant tes yeux, mais bon sang, réveille-toi ! Il n'y a que le silence des pierres médiévales, dans leur immobilisme, au-delà du temps qui passe. Brusquement, tu te lèves, tu marches de long en large, dans le déambulatoire – c'est bien fait pour ça, non ? un cloître –, on y déambule. Pour calmer ton angoisse qui monte, tu jettes un coup d'œil distrait aux poissons du bassin central. Soudain des pas résonnent sur les dalles monacales, s'accélèrent : c'est lui, bien sûr ! Eh non, faux espoir. Un stupide touriste fait semblant de s'intéresser au passé. Mais toi, toi, tu commences à détester ce lieu mystique, ce clapotis de jet d'eau te tape sur les nerfs, tu étouffes, tu voudrais t'échapper de ce calme religieux, de ce temps suspendu qui ne fait pas venir ton amant. Soudain, la cloche de l'église attenante te brutalise, le temps galope. Tu

regardes frénétiquement ta montre, il est vraiment en retard maintenant. Ta gorge se serre, tu essaies d'inspirer en vain. Un contretemps peut-être ? Tu entends au loin le chant paisible des religieuses. Bon déjà, pourquoi un rendez-vous dans un cloître ? Tes mains tremblent, pourtant, tu y croyais à cette belle histoire d'amour... Tu n'en peux plus, il ne viendra plus, tu sors rageusement de ce lieu de prière, tu donnes des coups de pied dans les graviers, tu cours, tu dévales la route, le visage aveuglé de larmes, crissement de pneus, coup de frein, choc violent, noir absolu.



jean-pierre bérard

1. deux paysages

Au bord du terrain, assez proche de la route communale, se trouve la maison. À l'arrière, un terrain tout en longueur. Sur celui-ci, bien alignés, se trouvent de nombreux arbres fruitiers. À cette époque de l'année, la plupart d'entre eux sont en pleine floraison. D'autres parcelles sont occupées par des plantes potagères. Tout près, le poulailler dirigé par un coq autoritaire vit de tous ses gloussements et odeurs particulières.

La petite route qui mène à ce hameau est bien rectiligne et plutôt étroite. Au fond à gauche, la maison familiale est toujours en place, solide. En bordure se trouve le bassin communal, ayant longtemps servi aux lessives des riverains. L'endroit reste calme malgré quelques aboiements plutôt bien intégrés à l'ambiance générale. Au fond, sur une hauteur, trône une impressionnante tour en ruine, datant du moyen âge.

2. *la maison*

La route qui menait à ce hameau était d'une longueur infinie et d'une largeur imposante. C'est ainsi que je la voyais avec mes yeux de petit garçon. Aujourd'hui, je constate qu'elle n'est pas si longue et plutôt étroite, mais toujours aussi accueillante. En continuant plus avant, je retrouve le bassin communal autour duquel j'ai fait plein de bêtises, accompagné que j'étais d'une mignonne du même âge. Quand une lessive se préparait, il fallait toutefois laisser la place. C'était la règle.

Située à l'arrière, la maison familiale, solide, est toujours là, marquant les années écoulées, les moments heureux... et les autres. Certains arbres, épargnés par les nouveaux propriétaires, ont suivi le mouvement. L'endroit est calme, même un peu trop à mon goût. Finis les jeux des enfants du quartier, remplacés aujourd'hui par les aboiements des chiens de garde des nouveaux habitants.

Levant la tête, j'aperçois, au sommet de la forêt, la tour en ruine datant du Moyen-âge ayant nourri notre imagination. Combien de fois ai-je dû la conquérir afin de briller aux yeux de ma jolie cousine ? Combien de raclées ai-je pris pour la même raison ? Quand j'y repense aujourd'hui, un petit brin de nostalgie me gratouille.

3. sang froid

Houlà ! Je ne vais pas être en avance au boulot, moi ! Bon, ça devrait aller quand même, si je ne me paie pas un tracteur ! Zut, j'oubliais, c'est un week-end de fort trafic. Aïe, aïe, aïe ! Oui, ben, effectivement y'a du monde ! Quelle file ! Et l'autre qui trouve encore moyen de doubler ! Aïe, ça va faire m... Ouf, eh ben, heureusement que l'autre en face a réagi, freine et mord sur l'accotement, sinon... Pffuit, quelle frayeur ! J'ai encore les jambes qui flageolent. Ah, feu rouge. Pour une fois, il est le bienvenu. Allez, une bonne respiration bien profonde et ça va mieux.

Feu vert, ça repart. Je suis encore dans les temps, TOUT VA BIEN, on se calme. Finalement à part l'autre malade, là, ça se passe pas trop mal. Je sens que je vais être à l'heure... ou presque. Mais quel est cet énorme bruit ? Ces voitures qui montent en l'air ? Ce freinage en catastrophe ? Pourvu que... Merde, c'est encore l'autre malade de tout à l'heure ! Mon Dieu, ça s'est passé quelques voitures devant moi, j'ai peur de ce que je vais découvrir.

Tout s'arrête. Je me range pour éviter un autre accident... je cours ... je vois deux véhicules enchevêtrés ... ça fume ! Vite, il faut que je trouve quelqu'un qui a un extincteur, je trouverai bien comment ça marche. J'en trouve un, je cours, j'arrive à proximité de la première voiture. L'avant est tout enfoncé. Où est le

conducteur ? Mais ... Cette touffe de cheveux, c'est tout ce qu'on voit, le reste est recouvert par le moteur. La vache ! En tous cas, pas d'incendie, c'est simplement la chaleur du moteur par rapport à la fraîcheur matinale qui donne cette impression de fumée. Vite, à l'autre voiture... le chauffeur est hébété, coincé entre siège et volant. Euh ... *Ne vous inquiétez pas, les secours sont prévenus, on va s'occuper de vous. C'est banal mais je n'ai pas mieux, hélas.* Le passager, lui, est complètement inconscient.

D'autres témoins arrivent... Faut que je rende l'extincteur. Ah, les pompiers, les flics. Je reste, on va sûrement me demander de témoigner. Non ? Ah bon ! Pourtant je croyais que... Faut que je dégage ? Mais ... Et alors, ma parole, elle intéresse personne ? Je repars frustré, presque en colère, et bien sûr en retard au boulot. Mais ça, hein ? Drôle d'épisode qui me laisse plutôt surpris du sang froid dont j'ai fait preuve, moi qui me pensais incapable de faire face à ce genre de situation. Comme quoi ...



cathy girard

1. trois paysages

Le vent souffle dans les dunes formant des vagues de sable telle une cascade de dominos mordorés. Les hélichryses embaument la lagune.

Le soleil éclaire cette immensité bleue de ses rayons ardents. Des milliers de diamants dansent sur la mer huileuse. Les voiliers majestueux deviennent de plus en plus petits ne formant plus qu'un point à l'horizon.

Le parc se réveille doucement. Autour du toboggan une barrière de lierre et de liserons. Un banc vide en bois de cèdre et de fer forgé attend ses futurs visiteurs. Les sapins déploient leurs branches, l'air se charge d'odeur de résine.

2. littoral

Mon œil tel un appareil photo accroche l'horizon cotonneux.

Assise sur un rocher de granit rose mes pieds engourdis effleurent le sable chaud et dessinent de délicates arabesques. La mer brille de mille feux libérant une multitude de diamants pour la parer de toute sa splendeur. Le doux clapotis des vagues semble jouer une berceuse de Brahms que seuls les mouettes, goélands et moi-même pouvons entendre. Des cerfs-volants se balancent comme des plumes dans le ciel d'azur m'offrant un fabuleux ballet aérien. Les rayons de soleil viennent taquiner ma joue d'une caresse. À cet instant je me laisse aller à la rêverie et m'enveloppe dans une bulle où rien ne vient perturber la douce quiétude qui m'entoure. Je laisse mon regard vagabonder vers l'écume mousseuse, crémeuse, laiteuse avançant lentement, inexorablement vers les bords du littoral formant une majestueuse dentelle. L'odeur des embruns m'enivre. La bise chante à travers la lagune, berce les hélichryses dont le subtil parfum flotte dans l'air. Les nuages vaporeux emportés par le souffle du vent créent des formes énigmatiques. Je me surprends telle une enfant à les contempler. *Tiens ! On dirait une licorne et là un ange déployant ses ailes.* Je me sens apaisée et m'abandonne dans les bras de Morphée.

3. en compagnie de Rose

La douceur de cette journée d'été me donne envie de marcher en compagnie de Rose. Nos pas s'accordent à l'unisson d'une démarche nonchalante. Nous parlons de choses et d'autres, en fait nous refaisons le monde. Mon amie me fait remarquer que des nuages viennent assombrir le ciel d'azur. Tout à coup nous entendons gronder au loin. Je propose de chercher un abri car il y a urgence.

Vite ! vite ! Se précipiter, ne pas se laisser surprendre par les caprices du ciel, se réfugier quelque part. Nous courons à toute allure, la noirceur du ciel nous effraie, une chape de plomb charge l'air. Les branches des arbres tels des bras menaçants tanguent dangereusement.

Je sens le cœur de mon amie battre la chamade comme des baguettes de percussions sur un tambour. Ses yeux se rétractent jusqu'à former deux billes d'onyx. Nos pieds flageolent, nos corps sont en alerte tétanisés par la peur. Notre angoisse s'amplifie, les éclairs dont l'intensité ne faiblit pas se livrent à une course effrénée zébrant le ciel d'ondes électriques. Nos regards sont hypnotisés, foudroyés. Un rideau de pluie drue frappe notre visage, l'eau ruisselante claque comme un fouet. Nos rythmes cardiaques s'accélèrent, nos souffles deviennent courts, notre respiration haletante. Boum ! Boum ! Les nuages en colère s'entrechoquent. Le tonnerre assourdissant provoque en nous un état de panique incontrôlé. Nos membres se mettent

à trembler pareils à des feuilles qui frissonnent à l'approche de l'automne. Et puis soudain le ciel se déchire laissant apparaître des trouées de ciel bleu, notre crainte s'envole comme par magie.

Rose me dit : « Cathy n'ayons plus peur de l'orage, dansons sous la pluie !



marie-claire bordon

1. tableau

La vieille et grande roue de calèche en bois sur laquelle repose une vétuste échelle, a revêtu une robe poétique. De fins fragments blancs virevoltent et se posent légèrement dans le jardin. Il neige et il a neigé cette nuit.

2. première neige

Ce matin l'atmosphère est feutrée. Le bruit des départs au travail est assourdi. Seules les voix des écoliers qui passent sous mes fenêtres paraissent enthousiastes et excitées. La vieille et grande roue de calèche en bois sur laquelle repose une petite échelle de la même époque, a revêtu une robe cotonneuse. De fins fragments blancs tombés des cieux brumeux planent avant de se déposer délicatement sur le sol. Mes baskets laissent une empreinte géométrique et cristallisée sur les dalles du jardin et je reçois telle une caresse fraîche : un petit flocon sur le bout du nez.

J'ai dix ans.

Je cours avec ma sœur, nos têtes tournées vers le ciel pour recevoir les premiers doux cristaux. Le visage chatouillé par ces papillons magiques, nous suivons gaiement le chemin qui mène à la maison.

J'ai soixante-cinq ans.

J'éprouve toujours les mêmes sensations. Le temps s'arrête. J'écoute le silence. Tout est blanc, pur et net. Je profite de ce paysage éphémère et apaisant. Mes pas crissent sur le tapis de ouate. C'est à chaque hiver comme une première fois.

3. naissance

Elle est jeune. Elle est belle. Il sera beau. Il sera blond comme elle, c'est une évidence.

15 avril 1981 - repas chez les parents.

Elle est assise à la table de la cuisine. Pourvu que personne ne soit en retard. Le repas commence. Elle sent qu'elle ne pourra rien avaler. Elle n'est vraiment pas dans son état normal. Mais elle se tait. Surtout, ne rien laisser percevoir. Le sujet est trop intime pour cette famille. On ne l'a presque jamais abordé ces derniers mois. Elle se rassure. Ce doit être normal. Ce n'est pas

le jour. Attendre patiemment que ses douleurs s'amenuisent. Parler d'autre chose. Déstresser.

15h - repas terminé.

Elle peut se confier discrètement à son époux. Une consultation s'impose. Elle ne tient plus. Ce mal-être l'envahit corps et âme. Elle n'a jamais connu une telle souffrance. Elle craint de rentrer trop tôt à la clinique, de ne pas pouvoir revenir avant le moment de la délivrance. Elle a peur d'être séparé de son mari. Mais le cabinet médical n'est pas loin.

La salle d'attente est vide. Le médecin après l'avoir auscultée est catégorique. Se rendre à l'hôpital le plus proche. Pour elle, impossible. Son suivi est à Chambéry.

La circulation est dense, la route est longue. Folie ? Utopie ? Ne pas perdre de temps. Rouler rouler doubler avancer. Aiguebelle. Seulement ! Montmélian. Caserne des pompiers au bord de la Nationale. Donner l'alerte ou s'arrêter ? Se faire escorter ? On continue, on perd pas de temps. On essaie de se rassurer. Filer filer. Entrée de Chambéry : circulation bloquée. L'angoisse monte. Son corps se tord sous des spasmes de plus en plus violents. On repart mais au ralenti. Voitures, fourgons, scooters, feux rouges, piétons... Traverser se dépêcher se faufiler. Clignotant à gauche, à droite. Clinique. Se garer descendre de la voiture, arriver à marcher jusqu'à l'ascenseur trop lent. Elle

suffoque. Surtout ne pas rester coincée. Courir chercher le personnel soignant.

16h 30 - allongée en salle d'accouchement.

Les douleurs s'amplifient. Elle ne peut plus respirer. Elle est sûre qu'elle va mourir. La sage-femme seule, novice, s'affole. Le mari doit rester présent. Elle a trois accouchements en même temps et c'est le jour de congé du médecin. Elle lui demande de pousser, pousser. En vain. Elle s'approche du lit, saute sur le ventre de la future mère et active la délivrance. Le bébé arrive. C'est un garçon qu'on pose sur son ventre. Est-ce la douleur, est-ce la déception ? (elle avait désiré une fille). Elle s'entend dire qu'il n'est pas beau. Pourtant c'est un magnifique bébé qu'on pose dans ses bras, qui sera sa fierté.



roseline charpin

1. trois paysages

Danse la brume, ici la splendeur de l'infini, presque stellaire, une immensité légère, soudain, la nuit.

Robe fleurie des prés, bruissement léger de la rivière, un chant venu d'en haut. Peut-être un départ.

Transparence de la lumière imaginée presque invisible. Pensée à travers ce décor venu d'ailleurs.

3. résistance

Ce texte est une lettre fictive écrite par mon père en 1944 engagé à dix-huit ans dans la résistance italienne (un récit qui m'a été rapporté, mon père ne m'ayant jamais parlé de ces faits de guerre).

Danse douce d'une brume légère, caresse infinie d'un souffle venu de la mer, Venise en filigrane à l'orée du fleuve Livenza, silence humide au crépuscule de la forêt, mystère suspendu dans un ciel de traîne. Une ombre glisse sous l'eau du soir naissant, discrète, fugitive, pour tromper l'ennemi.

Là-haut, le ciel se zèbre d'éclairs. Je reste immobile, mon corps stagne dans une eau sirupeuse infectée de moustiques, je rejoins l'autre rive. Où est mon frère aîné chef des partisans ? Où est mon jeune frère engagé dans les parachutistes ?

Des bruits assourdissants se rapprochent de plus en plus au fil de mes pas, me voilà les jambes enchevêtrées dans ces ronces, je saute dans un autre fourré, poursuivi par ces éclats d'obus encore loin mais si près. Est-ce le jour ou la nuit ? Un ciel lourd pèse au-dessus de ma tête. Soudain des bombes résonnent sans fin. Partir ou resté caché ?

Je reste caché durant une éternité, le visage meurtri, enfoui dans ce pierrier malveillant. Mon regard s'immisce dans ce trou de serrure d'herbe et de bois mort : craquement du feu, fumée intense, cris stridents venus d'un ailleurs incertain, spectacle de fin du monde, encore des bombes éclatées de toute part, désastre, un grand désastre. Tout à coup je vois mon vieux père, le souffle haletant, les yeux hagards, portant dans ses bras ma chemise du dimanche et un costume tout neuf.

« Je te croyais mort comme ton jeune frère » dit-il d'une voix résignée.

Fin de la missive.

2019 - *Tous les résistants ont été honorés dans un livre hommage.*



jacqueline vincent

1. quatre paysages

Rhône en furie. Derrière les platanes du quai l'ombre du clocher égrène les 12 coups de cette nuit d'automne. Sur le vieux pont, la vierge de pierre veille sur la petite ville endormie.

Nez au vent, la voiture file. Sur la droite, un petit lac couleur turquoise. Sur la gauche, un village qui semble abandonné, deux vaches qui se prélassent dans un pré. Nez au vent, voiture arrêtée : paysage bucolique et verdoyant à "croquer".

Dans mon ancre j'ai exploré mille contrées, traversé les mers, arpenté plaines et déserts, escaladé les montagnes, rencontré mille personnages. J'ai découvert mille paysages, mille territoires. Fenêtre ouverte sur tous les horizons.

L'automne s'installe. Dans le jardin les courgettes jaunissent, la mauvaise herbe envahit les plants de tomates dégarnis. Majestueux, les choux deviennent alors les rois de la place.

2. *partir*

Derrière les platanes du quai, des amoureux effeuillent leur amour à la pointe d'un Opinel et s'enlacent à l'ombre du clocher. Les hirondelles se rassemblent déjà sur les câbles du vieux pont où la Vierge de pierre semble bénir leur grand départ.

Et, dans l'ombre des souvenirs, deux fillettes tracent sur le trottoir une marelle à la craie... *un deux trois CIEL...* résonne à mes oreilles dans l'atmosphère limpide de fin d'été ; mélodie d'enfance sur le balcon de la vieille maison où j'écoute *rouler* le Rhône.

« Il est temps de partir... il y a la route à faire... » Oui, il est temps. Refermer doucement la porte, la porte où se balance une pancarte MAISON A VENDRE.

3. *voyage immobile*

Dans mon antre, cet été, j'ai exploré mille contrées, traversé mille mers, arpenté plaines et déserts, escaladé les montagnes, rencontré mille personnages, parcouru mille territoires — fenêtre ouverte sur tous les horizons.

Dans mon antre, cet été, j'ai lu mille livres qui se sont amoncelés et avant que la pile ne s'effondre — urgence absolue —, libérer héros et héroïnes de leurs carcans de papier. Ici un soldat mourant, là un naufragé balloté sur une mer en furie, là encore une amoureuse abandonnée, une mère éplorée, des enfants en détresse... catastrophes en série, vies amochées... des cris, des pleurs encore et encore. Les gens heureux ont-ils une histoire ? Ma tête dodeline.

Patatras ! Sous le poids de tant de souffrances, la pile a fini par s'écrouler. Sur le sol jonché de tous les maux (mots) de l'humanité, d'une page écornée une petite voix s'élève : *S'il vous plaît... dessine-moi un mouton...*

mise en page
françoise renaud
septembre 2021



ATELIER D'ÉCRITURES CONTEMPORAINES
www.francoiserenaud.com